

Un fief 50 % belge



Avant 2005



www.simbahollin.is

Þingeyri, le 19 juillet. Wouter est belge, Anne est danoise. En 2005, le jeune couple est tombé amoureux... d'une maison centenaire à l'état d'abandon, située à Þingeyri, un petit village de 250 habitants. Ils ont reçu la maison pour une minuscule poignée d'Euros symboliques à condition de la remettre en état. Au bout de 5 ans, ils ont ouvert leur *Coffeehouse*.



Parfaitement situé en face du petit port. Le bord du jardin est quasi au bord du port. Vue imprenable en selfie. Ils louent aussi des vélos tout-terrain et proposent des balades à cheval. Mais le plus important pour un Belge qui a le mal du pays est qu'ils préparent des gaufres de Bruxelles. Les Bretons embarquent la recette du caramel au beurre salé. Pour les Belges est-ce celle de la gaufre (*wafels* en flamand) ?

La conversation avec Wouter aboutit au tourisme débridé en Islande. Trop, c'est trop. Son petit établissement ne permet pas d'accueillir tout le monde, certainement pas des meutes de touristes débarquant d'autocars, ni de répondre favorablement aux demandes de réservations pour des groupes de tours opérateurs se comptant par dizaines. L'infrastructure touristique islandaise se développe au débridé, sans plan d'ensemble. Comme des pêcheurs cupides pêchent à tire-larigot sans se soucier de la préservation de la ressource, quiconque peut profiter de la manne touristique fonce sans vergogne la tête baissée. Les indigènes ont de plus en plus difficile à se loger, car tout l'habitat se *merchandise*. Après lui, les mouches...

Les sanitaires ne sont pas (encore ?) un investissement lucratif. Il en manque terriblement. Alors Simbahöllin est parfois pris d'assaut par des groupes de meutes de voyageurs pour qui la seule préoccupation qui vaille est de faire pipi.

Quand un site touristique est saturé, les opérateurs en « développe » un autre. Cela fait tache d'huile. Le tourisme est un liquide qui finit par occuper tout l'espace disponible dans le récipient. S'il ne le pollue pas, ce qui n'est pas gagné d'avance, il fait s'évaporer l'authenticité, le calme, la beauté naturelle des lieux, la paix. La nature a une capacité de résistance limitée à l'invasion tout comme en ce qui concerne ce qu'elle est capable de produire. Tout devient organisé, édulcoré, transformé, aseptisé, surchargé, usé, etc. Comme à Skaftafell où la randonnée n'est plus une randonnée sur sentier caillouteux, mais une procession vers le paradis du fugace selfie quotidien, au bout d'un chemin balisé parsemé de marches d'escalier bien entretenues par des bénévoles, de treillis antidérapants et de systèmes de stabilisation de la piste pour qu'elle résiste au trafic permanent.

Question : quel est le dénominateur commun entre les causes du réchauffement climatique et la dénaturalisation des sites ?

